N° 4 — 20 Février 1898

LE SPIRITUALISME MODERNE

Revue des Sciences morales

(PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS)

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'ajouter à notre liste de Collaborateurs le nom de M. G. - D. Home.

Nous sommes assurés que la collaboration de ce défenseur ardent de notre cause, qui, porte un nom dont la noblesse oblige, *causera beaucoup de plaisir à nos lecteurs. Un grand nombre d'entre eux n'ont pas oublié les belles expériences obtenues par le père de notre ami, le Médium D. - D. Home, dont la vie entière a été si noblement sacrifiée à la démonstration des Vérités que nous nous efforçons de mettre en lumière.*

Nous devons au grand artiste qu'est M. G.-D. Home le ravissant dessin dont il a bien voulu honorer le SPIRITUALISME MODERNE ; *nous le prions d'agréer ici la faible expression de notre vive gratitude.* LA DIRECTION

HAUT LES CŒURS !

L'heure des résolutions viriles a sonné.

Les symptômes graves, avant-coureurs d'une crise particulièrement aiguë et dont l'issue, peut-être, sera terrible, menacent notre société. Des éléments de décomposition pullulent dans ses entrailles et s'apprêtent à absorber le peu qui lui reste de sa vitalité.

L'édifice social tout entier est ébranlé. La solidarité, qui seule, entretient la vie avec la cohésion entre dans les éléments qui le composent, est dévoré par le fléau le plus dissolvant qui soit au monde : l'égoïsme, digne fruit de l'athéisme. Ce monstre odieux né de l'impiété, prend toutes les formes : après avoir épuisé toutes les ressources des atermoiements hypocrites et sournois, après avoir flatté toutes les passions, il déchaîne la haîne, qui, à son tour, sème au grand jour la discorde et la mort.

Lorsque les cadavres seront entassés par monceaux, les regrets et les pleurs seront impuissants à les ranimer ; on lèvera alors les bras vers le Ciel pour implorer sa pitié, mais le juste ciel restera sourd.

Ainsi nous subirons les *conséquences* de nos actes.

C'est maintenant, si nous avons encore assez de conscience et d'énergie, avant que la tempête ne soit déchaînée, qu'il faut non seulement cesser d'activer le feu qui nous consume, mais encore arrêter sa marche dévorante et réparer tous les maux que nous avons engendrés ou que nos lâchetés ont encouragés.

L'histoire de l'humanité est remplie de faits qui justifient de redoutables répressions. Donnons-nous la peine de regarder autour de nous et d'examiner si notre situation justifie de pareilles alarmes.

Eh quoi ! nous assistons d'un cœur impassible au spectable des souffrances de nos semblables, de nos frères ! Des hommes, des enfants, des vieillards, en foule restent sans asile, sans pain, sans vêtements, exténués, rongés par la misère qui s'acharne sur leur triste corps ; des êtres hâves, découragés, errent éperdus devant des ateliers déserts ! Et nous restons indifférents aux plaintes de ces malheureux.

Prenons garde que le jour de la détresse n'arrive nous surprendre, et que le Ciel à son tour ne reste impassible devant nos désespoirs, afin de nous faire sentir toute l'horreur du criminel égoïsme qui nous a laissés sans pitié devant les misères de nos frères !

Au lieu d'aller à eux, porter à leur corps le secours matériel, à leur âme, la consolation qui réconforte, l'espérance qui encourage, nous n'avons même pas pour eux la maigre aumône de la compassion ; bien plus, nous fuyons ces malheureux d'aussi loin que notre regard les devine ; nous fermons rigoureusement notre porte, de peur que leurs plaintes ne pénètrent nos demeures et ne viennent troubler notre quiétude.

Si parmi nous, les moins endurcis s'apitoient sur la misère d'autrui, la plupart professent un cruel mépris pour les malheureux ; bien loin de songer, les uns et les autres, qu'ils pourraient être à leur place.

Combien nous sommes à plaindre pour notre insouciance superbe qui nous laisse commettre de si monstrueuses immoralités. Notre aveuglement nous empêche de voir que la mesure de nos lâchetés est comble, et qu'elles vont retomber sur nous en justes représailles.

Nous avons répandu autour de nous un luxe insolent, nourri les passions les plus dégradantes, donné libre cours à notre cupidité ; nous avons, en un mot, cultivé le mal avec frénésie, sans penser que là n'était pas le but de notre vie, que nous avons une âme immortelle qui aura à répondre de l'emploi de son temps et de ses actes sur la terre, où elle n'est qu'en passant. Pouvons-nous maintenant demander au Ciel un miracle pour empêcher que les désordres que nous avons semés ne portent leurs fruits ?

Le mal est fait, nous devons le réparer : Nous avons été cruels, injustes à l'égard de notre prochain, désormais, il nous faut être pour lui justes et doux ; nous avons perdu notre temps et encouragé notre prochain au vice par nos conseils et nos exemples, nous n'aurons la sécurité que nous souhaitons qu'après avoir regagné le temps perdu par le travail, la pratique du bien, les exhortations et les exemples de vertus. Compter sur les miracles pour nous dispenser des efforts capables de nous réhabiliter, c'est tout à fait superflu !

L'or, qui fait commettre tant de bassesses et tant de crimes, est impuissant à compenser la vertu ; il corrompt les consciences, il est l'instrument du vice et ne saurait vaincre le mal. Le bien seul est son antidote tout puissant. Le mal ne peut être effacé que par la pratique de la vertu. Ceux qui disent le contraire s'abusent s'ils le croient, en tout cas ils nous trompent.

La divine parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres*, exige à son tour sa réalisation.

L'hypocrisie à fait son temps : le progrès réclame ses droits.

Il faut donc que l'humanité franchisse son étape et, bon gré mal gré, elle la doublera. Elle suivra sa route par les moyens qui lui sont assignés. Les empreintes de ses pas seront plus ou moins profondes selon les résistances qu'elle rencontrera, mais aucune force au monde ne saurait l'arrêter, et elle ira vers le progrès qui est son but.

Nous connaissons les effets des puissantes forces de la nature, qui parfois bouleversent les continents comme en se jouant. Eh bien ! la marche du Progrès n'est pas moins imposante.

Il faut que nos cœurs endurcis par le matérialisme et l'athéisme reviennent à leurs véritables fonctions : la pratique de la solidarité et de l'amour envers nos frères ;

Il faut que nos esprits appesantis par les mesquines préoccupations des intérêts particuliers dirigent leurs efforts vers un idéal plus élevé : l'intérêt collectif ;

Il faut que notre âme engourdie par la satisfaction de nos passions soit convaincue de sa nature immortelle et de sa destination sublime.

Enfin, pour nous servir du langage des Ecritures, il faut nous *arracher à nos vomissements* si nous voulons que le progrès moral se développe parallèlement avec le progrès matériel afin que s'accomplisse sur la terre l'œuvre de l'Harmonie divine.

*
* *

Le but de notre publication est de faire connaître ce que nous croyons être la Vérité et, seule, la Vérité, en ce moment plus que jamais critique, peut nous sauver.

L'heure a sonné des résolutions viriles et promptes. Nous, Spiritualistes, nous ne devons pas laisser se rompre le fil qui retient encore les catastrophes épouvantables qui menacent notre pauvre humanité, comme une épée de Damoclès, suspendue sur nos têtes.

Notre raison d'être est l'action, il faut agir!

Les paroles ont fait leur temps, les actes seuls s'imposent et triomphent de toutes les résistances quand ils sont servis par la Foi et le désintéressement. Qu'attendons-nous pour nous constituer en groupements intellectuels et moraux composés de volontés actives, capables d'efforts soutenus, d'abnégation et de sacrifices ?

Notre époque rappelle celle de la mémorable Convention de 1792. Il nous faut au plus tôt cimenter une convention sur les bases toutes puissantes des principes de la Foi chrétienne. Convention évolutionniste en fait, mais convaincue de la nécessité de révolutionner le monde par l'*affirmation* et SURTOUT la pratique des principes spiritualistes.

Nous savons la force de l'exemple, nous l'avons vue pour le mal, nous la constaterons pour le bien.

Mais il faut commencer !

Commençons donc, nous serons facilement 10, puis 20, 50 et 100. Cent hommes résolus, animés d'une foi ardente représentent une force, une *puissance morale* considérable. Bientôt, ces 100 seront 1.000, ces 1.000 sans tarder deviendront 10.000. Et puis ces 10.000 deviendront 100.000, et 1 million d'hommes, d'apôtres obscurs mais invincibles, assureront le salut et le progrès de l'humanité, et la Paix, la Concorde et l'Amour s'épanouiront en toute liberté.

A l'œuvre donc et Haut les cœurs !

BEAUDELOT.

LE DÉSARMEMENT GÉNÉRAL

N'est pas une utopie !

La question du désarmement général est considérée par beaucoup comme une conception purement philosophique, comme une noble utopie.

Cette grande et généreuse pensée trouve cependant assez d'écho dans les cœurs et fait assez honneur à l'humanité, pour que nous cherchions dans la faible limite de nos moyens à démontrer, que, selon le mot de Victor Hugo : « Toute utopie est un berceau ». L'idée de restreindre les maux de la guerre, et même de détruire à tout jamais ce signe incontestable de la barbarie et de l'ignorance est un germe fécond, destiné à fructifier dans les champs de l'humanité.

L'homme a cru longtemps, et croit encore généralement, que la guerre est une des conditions indispensables de son existence, et, s'appuyant sur ce fait que la guerre a existé dès l'origine de l'humanité, il en conclut qu'elle fait partie intégrante de la vie sociale, et qu'elle ne finira qu'avec la race humaine.

Cependant nous pouvons nous demander si la guerre n'a pas été la conséquence de certaines nécessités appelées à disparaître et si, en raison de l'évolution du progrès, ces nécessités disparaissant, la guerre aussi tombera en désuétude avec les défroques hors d'usage du passé.

La guerre a eu sa raison d'être pour trois raisons :

1° Pour assurer la fixation des races sur le sol ;

2° Pour développer les différentes formes de l'association ;

3° Pour mêler les civilisations.

Les tribus, les premières installées sur le sol pour y établir les rudiments d'une vie stable, pour améliorer par le travail suivi et sédentaire les conditions de leur existence menacées par les tribus encore nomades, ont dû défendre les territoires qu'elles essayaient de défricher et de transformer. Les premières guerres ont été des guerres de défense des tribus fixées au sol contre les bandes encore vagabondes, la résistance de la civilisation naissante contre la barbarie destructive.

Cette nécessité de défendre la terre péniblement améliorée a eu pour conséquence directe la création de la vie sociale dans sa forme stable, la cité, car la vie nomade ne présente que les premiers linéaments de l'association, et est impropre au développement du génie humain.

Dès que la cité se trouve établie, qu'un certain nombre d'individus se sont groupés, ont réuni leurs intérêts, la vie sociale déroule peu à peu ses diverses phases.

Un sentiment nouveau naît au cœur de l'homme, l'amour de la cité, agrandissement de l'amour de sa famille ; la solidarité humaine se borne alors au citoyen, l'homme antique est avant tout l'homme de sa ville. Les rivalités d'intérêt engagent bientôt les cités voisines à se faire des guerres locales, et la cité la plus puissante arrive peu à peu à asservir ses voisines, à les englober dans son gouvernement et à créer une association plus grande qui constituera un état; si le groupement ne se produit pas par la conquête il se produit par les affinités d'origne, de mœurs et de langage qui étendent l'association à l'individu ayant les mêmes traits communs. Mais, l'état créé, la nationalité ne s'affirme encore que par la guerre.

Si la tribu s'est fortement enracinée sur le sol qu'elle a dû défendre, la nationalité ne s'est réveillée que devant l'envahissement de l'étran-

ger ou que sous l'aiguillon de l'esprit de conquête. C'est l'invasion des Perses donnant à la Grèce la conscience de sa vie nationale ; c'est la soif de la domination donnant au génie romain sa puissante personnalité. Les peuples se sont révélés à eux-mêmes et aux autres par la guerre, par l'obligation de grouper leurs éléments, de les organiser et de les discipliner ; de là, la création de la chose publique et les différents essais de formes sociales tentés par les associations humaines.

La troisième raison d'être de la guerre a été l'impérieuse nécessité de mêler les peuples et de leur faire prendre contact, dans l'intérêt même de la civilisation.

Dans les temps anciens tout est barrière entre les nations, et le moindre bras de mer, la moindre chaîne de montagne, isolent presque complètement les hommes ; les communications sont rares et difficiles, les échanges matériels se font avec peine et sur des points restreints ; des masses entières s'ignorent. Le vieux monde comporte le bassin de la Méditerranée, mais au delà c'est l'inconnu.

Sans la guerre les peuples restaient dans leur isolement néfaste ; les grandes conquêtes ne vont pas que changer la carte du monde, elles vont modifier et hâter la civilisation en faisant profiter vainqueurs et vaincus de leurs connaissances réciproques.

C'est la Grèce qui se mêle à la Perse ; c'est Rome qui porte partout le sceau de sa grande empreinte, et qui initie les barbares à ce qu'ils peuvent saisir de sa civilisation, civilisation qu'elle même a empruntée à la Grèce vaincue ; ce sont les Arabes qui portent à l'Espagne, et par elle à l'Europe leurs sciences, leurs arts, leurs riches industries ; ce sont les Croisés qui tirent de leurs lointaines expéditions une foule de notions agricoles et industrielles ; ce sont les Turcs qui, en s'emparant de Constantinople et chassant les savants grecs, préparent, sans s'en douter, le grand mouvement littéraire de la Renaissance ; ce sont les guerres d'Italie qui donnent à la France le goût du beau et qui lui révèlent l'art, etc.

Ce n'est qu'à mesure que nous approchons des temps modernes que les raisons d'être de la guerre disparaissent, et que celle-ci, perdant toute nécessité, ne devient plus qu'un horrible fléau que l'homme doit avant tout faire cesser.

En effet, les nations européennes, fixées depuis longtemps au sol, forment des personnalités bien définies, ayant leur existence propre et leur génie particulier ; elles constituent des entités nettement organisées et vivant d'une existence autonome.

La facilité des communications permet, non seulement le libre échange des produits commerciaux, mais avec lui le libre échange des pensées et des productions de l'intelligence. Cette faculté d'échange qui chaque jour va en s'augmentant, forme, pour la collectivité humaine, une unification progressive qui tend à faire jouir toutes les nations civilisées de la même somme de connaissance et de progrès, unification qui dans quelques siècles s'étendra jusqu'aux races considérées encore comme inférieures.

Une objection se présentera à l'esprit de bien des personnes qui pensent que le désarmement sera le signe de la décadence de l'esprit national, de l'esprit patriotique. Non, l'esprit national ne peut être atteint, pas plus que le patriotisme, par la cessation de l'état de guerre. Seulement, le but poursuivi par ces grands sentiments sera tout autre : au lieu que l'idéal soit de mourir pour sa patrie, il sera de bien vivre pour elle, le citoyen remplacera le soldat, et il n'y a pas moins de courage, ni moins de grandeur d'âme, a défendre l'honneur national sur le champ fertile du travail et de l'activité féconde que sur les champs de bataille.

Le courage et même le génie militaires ne sont que des formes inférieures du génie humain. Combien de grands capitaines n'ont été que d'affreux chenapans, plus cruels que des fauves, et n'ayant d'autre intelligence que celle des combats ; tandis que les facultés requises pour le vrai citoyen comportent toutes les ressources de l'intelligence, toutes les manifestations de la haute pensée.

Les vraies luttes de la société moderne s'engageront, et s'engagent déjà, sur le terrain économique, et social ; les généraux seront les ingénieurs, les industriels, les savants, les artistes, les professeurs, les maîtres de la pensée, tous ceux qui viendront améliorer moralement, intellectuellement ou matériellement la condition humaine.

Au lieu de mettre leur force dans leurs instruments de mort, les nations la mettront dans l'intelligence, et dans la moralité de leurs enfants.

L'amour de la patrie ne sera plus un sentiment souvent égoïste et aveugle, mais le libre attachement d'une intelligence à cette grande existence collective qui constitue une nation, et qui en fait une force agissante, capable d'être chaque jour agrandie et développée par le travail de chacune des particules qui la composent, collectivité qui se rattache à ce grand tout, l'humanité, dont elle est un des membres. Le patriotisme civil est capable d'inspirer des actes d'héroïsme et de dévouement tout aussi grands, sinon plus grands, que ceux suscités par le patriotisme guerrier, et nous sommes venus à un temps où le génie national,

s'exerçant à vaincre l'ignorance et la misère, pourr abriller par des conquêtes plus glorieuses que les conquêtes militaires.

Les peuples modernes, par ce développement de leurs connaissances et par leurs nouvelles conditions économiques établies pendant le cours de ce siècle, se trouvent supporter tout le poids d'un état constitué établi en vue de la guerre, tandis que la vie des nations s'organise en vue de la paix. Poussée dans la voie fatale de l'armement à outrance, l'Europe se trouve engagée dans une voie qui la mène tout droit à un cataclysme, et c'est justement parce que cette paix armée organisée depuis 1872, pèse si terriblement sur l'Europe et la conduit à sa ruine d'une manière infaillible, que l'on peut dire que le désarmement général n'est pas une utopie, mais bien la plus nette des réalités.

Du jour où la guerre ne répond plus à la triple nécessité de fixer les races, d'établir la cité et l'état, et de mêler forcément les nations, elle devient un rouage inutile dans l'organisme social qui doit s'en débarrasser.

En effet, supposons qu'une guerre éclate aujourd'hui en Europe, c'est à la fois la ruine des vainqueurs et des vaincus, le cataclysme le plus effroyable que l'histoire ait à enregistrer, et si cette guerre n'éclate pas, et que les nations s'acharnent pour maintenir ce qu'elles appellent la paix armée, à continuer leurs armements et à les augmenter, c'est la mort lente et irrémissible.

Pendant que l'Europe immobilise depuis 25 ans plus de 60 milliards dans ses arsenaux, l'Amérique développe à un point inouï sa prospérité commerciale et industrielle et ferme ses marchés à l'Europe ; le Japon s'initie au secret des sciences modernes, et vient porter ses produits jusque sur nos places ; la Chine commence à s'ébranler, et si l'Europe ne désarme pas rapidement et n'emploie pas ses milliards à transformer ses conditions économiques, le peuple chinois viendra lui barrer la route, et bien d'autres avec lui.

L'intérêt vital de l'Europe est menacé par la paix armée, les chiffres sont là pour le prouver ; les dettes des états ne pourront pas s'augmenter indéfiniment et les impôts s'alourdir autant, le commerce finira par être atteint dans ses sources vives : la nation ruinée, le travail devenu de plus en plus difficile, le peuple mécontent, le chômage, la misère, la révolte, la ruine morale et matérielle, tel est le bilan.

Il faut ou désarmer ou mourir.

L'Europe est enfermée dans ce dilemme. Il n'est pas nécessaire de faire appel aux généreux sentiments et aux grandes doctrines humanitaires pour combattre la paix armée et pour demander la création d'un arbitrage international.

Il n'y a qu'à montrer les faits et à faire appel à l'intérêt immédiat, qu'à prouver que, si la guerre a régné en souveraine dans les temps antiques, c'est qu'elle était une des conséquences de l'état encore embryonnaire de la collectivité permanente, mais qu'avec l'évolution et le progrès, le vieux monde a été remplacé par une société nouvelle, ayant d'autres modes d'existence; et qu'à cette jeune société il ne faut plus ce qui tue, mais ce qui fait vivre, qu'un champ plus noble lui est offert que le champ de bataille, et que désormais, ses combats sont des combats pacifiques, livrés par l'intelligence et par la pensée pour l'adoucissement des misères sociales, et pour le développement du génie humain dans le travail et dans la loi supérieure de Vérité et de Fraternité.

F. HARDELEY.

Nous sommes heureux de saisir l'occasion que nous fournit notre distingué collaborateur M. F. Hardeley, pour rappeler à nos lecteurs qu'il existe une LIGUE POUR LE DESARMEMENT INTERNATIONAL.

Fondée il y a quelques mois seulement, cette ligue, régulièrement autorisée, a son *Siège social,* 7 bis, *rue du Débarcadère, à Paris.* Aussitôt née elle a vu venir à elle et se grouper autour de ses promoteurs les personnalités les plus considérables de France, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Danemark, d'Espagne, d'Italie, des Etats-Unis, de Suisse, de Portugal, de Suède, etc.

Très habilement dirigée par son infatigable présidente, la Princesse Wiszniewska, cette ligue fait appel au concours de toutes les femmes de cœur et de bonne volonté, afin d'augmenter le nombre des adhésions précieuses qui sont déjà venues à elle et qui seront capables, dans un jour prochain, d'assurer le triomphe de la cause que l'humanité entière appelle de tous ses vœux.

En cette circonstance, comme du reste en beaucoup d'autres, nous sommes heureux de le reconnaître, c'est à des Femmes que nous devons l'initiative de ce mouvement humanitaire par excellence. C'est à l'autorité et à la puissance de leur noble cœur que nous devrons, il faut l'espérer, la réalisation de l'Idéal de Paix, d'Harmonie et de Progrès que nous poursuivons ardemment.

Les personnes qui s'intéressent à cette noble cause sont priées d'adresser lettres, journaux, adhésions et souscriptions (pour frais d'imprimerie, de poste et de propagande) à la PRINCESSE WISZNIEWSKA, Présidente, 7 *bis*, rue du Débarcadère, à Paris. Les adhérents donateurs peuvent verser à partir de 50 centimes au minimum, à payer par an; les membres bienfaiteurs, 20 fr. par an ou 100 fr. et au-dessus en une seule fois. On peut correspondre dans toutes les langues.

B.

LA QUESTION SOCIALE

Je suis ténté d'écrire ici, semblable à ces témoins qui viennent déposer devant la cour d'assises :

« Je jure de parler sans haine et sans crainte

de dire *ce que je crois être* la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »

Les grandes assises de l'Humanité sont ouvertes depuis le commencement des siècles, mais jamais, en aucun temps, à aucune époque, il ne fut permis de déposer avec plus de sécurité qu'aujourd'hui.

Je salue donc la République, à laquelle nous devons cette précieuse liberté de parler et d'écrire, qui est indispensable au développement du progrès.

Ce qui doit nous gouverner aujourd'hui, plus encore que le gouvernement, c'est la Loi. C'est la Loi, succédant à l'arbitraire qui doit être le sommet de nos institutions, c'est le respect de la Loi qui doit présider à tous nos actes et qui devrait garantir l'ordre plus sûrement encore que la police et l'armée. Lorsqu'un peuple, libre de ses destinées, est mécontent des lois établies, il a le droit de les changer, et comme il n'y a pas d'autre droit que le droit populaire, ce que le peuple veut, il faut bien que ses gouvernants se décident à le vouloir.

Dans un pays de suffrage universel nul ne doit s'insurger contre les lois : quand on les trouve mauvaises, on les supprime ; quand on les trouve insuffisantes on les améliore, et tout le monde doit s'incliner.

Ceux qui demandent le *referendum*, c'est-à-dire l'appel direct au peuple, ceux-là ne se doutent pas que nous possédons ce droit précieux. Nous l'avons complet, formidable, irrésistible.

Ce *referendum*, qui n'est pas suffisamment entré dans nos mœurs, c'est le droit de pétition. On pourrait dire que ce droit-là est supérieur au plébiscite, car, pour un plébiscite, il faut l'initiative du gouvernement, tandis que pour faire une pétition l'initiative d'un simple citoyen suffit.

Avec un encrier on peut refaire le monde. Quand nous aurions pratiqué ce système de pétition nationale deux ou trois fois, nous serions tellement satisfaits des résultats obtenus, qu'il entrera dans nos habitudes. La République nous a donné l'instruction, prouvons-lui plus souvent que nous savons écrire.

Le peuple qui peut faire prévaloir ainsi ses volontés, et qui nomme ses représentants dans la commune, dans l'arrondissement, dans le département, dans la capitale, le peuple qui possède, en outre, les droits de réunion et d'association, serait indigne de ces libertés magnifiques, s'il employait la force quand il peut employer le droit:

Si la monarchie *absolue* comportait fatalement le système révolutionnaire, si l'opprimé avait le droit de se révolter contre l'oppresseur, puisqu'il ne pouvait pas traduire ses vœux autrement, il ne saurait en être de même sous une République qui nous donne de pareilles garanties.

Celui qui pousse aujourd'hui à la révolte armée commet deux fois le crime de lèse-patrie, car il porte préjudice à la France au dedans et au dehors.

Quand l'Europe est écrasée sous le poids d'armements formidables, quand le pays peut avoir besoin, un jour ou l'autre, de tous ses enfants, de toutes ses ressources, le plus impérieux de nos devoirs est de serrer les rangs dans le même amour de la patrie.

A toutes les époques il y a eu de grands sentiments qui ont dominé les foules. L'idée de patrie est certainement la force la plus vivace du moment. Si nous nous mettions tous à vouloir le bien avec cet ardeur, cet enthousiasme que nous mettons à aimer la France, on ferait plus de réformes utiles, en une année, qu'on n'en a fait depuis vingt ans.

Je dirai donc à ceux qui affichent aujourd'hui des tendances internationalistes :

Oui, la guerre est horrible, la guerre qui prend le meilleur du sang français, qui fait des orphelins et des veuves, qui donc ne la maudit? Mais éviterez-vous la guerre quand vous aurez désarmé le pays? Éviterez-vous l'invasion quand vous aurez découvert la frontière ? La suppression de la guerre est une idée en avance et il faut arrêter ceux qui vont trop vite, de même qu'il faut pousser ceux qui vont trop lentement.

A côté de ce patriotisme sacré, avec lequel on ne discute pas, parce qu'il a la force indomptable de la Foi; il existe un patriotisme au moins égal : c'est celui qui consiste à vouloir une France dans laquelle tous les Français ne seront plus des frères ennemis. Si le calme est dans la rue, il n'est pas dans les esprits, et quand le calme n'est pas dans les esprits, qui peut répondre qu'il sera longtemps encore dans la rue? A une époque où l'on voit grossir tous les jours, ici et partout, l'armée de la *Déception*, du *Découragement* et de la *Misère*, on a le devoir de dire à la société : Prends garde, car demain ce sera peut-être l'armée du Désespoir!.... Au moment où, devant la question sociale, les pouvoirs constitués restent indécis et les classes dirigeantes demeurent comme hébétées, au moment où vous vous demandez avec terreur si ceux auxquels vous avez retiré le ciel qui était au-dessus de leurs têtes, ne vont pas retirer le plancher qui est au-dessous de vos pas, c'est à ce moment-là que des voix doivent intervenir pour s'interposer entre toutes les erreurs d'en bas et tous les égoïsmes d'en haut! Et les erreurs d'en bas sont plus

excusables, car l'ignorance n'est pas mal, ce n'est que de l'obscurité qui appelle la lumière.

Nous sommes de ceux qui ont la conviction que la question sociale est une question morale, avant tout. Les Lois seraient insuffisantes à la résoudre.

Si nous regardons impartialement autour de nous, que voyons-nous?

Nous voyons que les croyances religieuses perdent chaque jour de leur crédit dans l'esprit des hommes. Chaque jour voit augmenter le nombre de ceux qui ne trouvent plus dans la religion le courage qu'il faut pour supporter les amertumes, les déceptions, les injustices et les douleurs d'ici-bas.

C'est aux progrès incessants des sciences et de la philosophie, c'est à la diffusion de l'instruction, au développement de l'intellectualité que nous devons de voir la Foi s'enfoncer chaque jour davantage dans le passé !

Voyons maintenant quelles en sont les conséquences et voyons quels sont les bienfaits qui peuvent en résulter pour l'Humanité.

Il importe que ces choses-là soient dites avant que soient fermées les dernières églises, car, ce jour-là, il serait trop tard.

Ce jour-là, il n'y aurait pas de voix assez puissante pour dominer le cataclysme.

Il n'y aurait pas de force humaine qui pourrait arrêter la foule déchaînée, et aucun des crimes, aucun des bouleversements, aucune des persécutions dont l'histoire du passé est remplie, n'arriverait à égaler l'épouvantable désastre qui désolerait la Terre.

Souvenez-vous bien que vous êtes perdus si, sur la tombe définitivement close de la Religion, on ne voit pas se dresser la statue colossale de la Solidarité! ALBIN VALABRÈGUE.

VOIX DE L'AU-DELA

INFLUENCE DE L'UNION DE PENSÉE
PARMI LES HOMMES

La plus parfaite Union qui puisse exister parmi les hommes, c'est l'union de pensée ; elle n'est fournie que par la religion.

La plus parfaite union qui puisse exister parmi les hommes, c'est l'union de la pensée, l'harmonie des cœurs et des intelligences dans une commune idée.

L'homme a besoin de cette communion pour être dans un parfait état d'apaisement moral, pour soutenir sa propre foi et sa propre volonté de la foi et de la volonté des autres.

Ce qui manque aux cultes actuels c'est ce lien commun qui fait circuler au même moment le même sentiment ou la même inspiration. Le prêtre et les assistants sont étrangers l'un à l'autre; sous l'apparence de la forme observée, le culte réel est froid et mort ; les rares élans de foi individuelle se trouvent noyés dans le flot confus de la foule, et la religion cesse d'être ce qu'elle droit être : l'expression des sentiments d'un peuple.

La différence des intelligences, des éducations des spécialités, des conditions sociales, impose entre les individus des barrières infranchissables dans l'ordre social, mais qui peuvent être abaissées par la communauté de la foi par le même idéal religieux.

La société ne peut vivre sans religion, car il manque au corps social ce qui donne à ses parties une vie commune.

Il faut à chaque peuple, quelle que soit sa civilisation, et en raison même de cette civilisation, une religion qui soit la langue commune de tous les individus.

Or, cet idéal religieux n'est guère compris par les religions formulées, qui, toutes, ont dévié par la suite des âges. Aucune d'elle n'est vraiment populaire.

Et la religion n'est et ne peut être que si elle vient apporter à la masse la réalisation de ses aspirations, la personnification du beau, du simple et de la sublime grandeur des Vérités divines.

Il n'est pas difficile d'établir une religion savante et compliquée permettant à l'esprit subtil de s'égarer dans des détours multiples, mais il est infiniment plus complexe d'établir la forme simplement divine qui va droit au cœur, touche, élève, grandit l'homme et lui ouvre par l'amour, la bonté, la contemplation de l'Univers, un champ infini d'idéal,

La religion ne doit plus, comme dans les temps anciens, être divisée en deux religions distinctes. L'une matérielle et grossière qui ne donne au peuple qu'une image vulgaire et déformée du divin et de ridicules superstitions ; l'autre savante, complexe et cachée, apanage d'un nombre restreint de rares élus.

La Religion nouvelle que l'humanité réclame, simple comme tout ce qui est beau, puissante comme tout ce qui est vrai, grandiose comme tout ce qui est juste, doit suffire aux aspirations de l'esprit le plus vaste et être comprise du plus humble.

Au grand mouvement des masses qui va s'é-

tendant par toute la terre à la conquête de l'égalité sociale, il faut que le mouvement religieux réponde et apporte la sanction supérieure qui manque aux actions humaines quand elles ne sont pas animées du souffle de l'idéal.

La masse, devenue indifférente à tous les cultes, n'a pas besoin de la restauration d'un culte ou de la transformation d'une forme religieuse ; ceci n'est possible que dans un milieu restreint pour apaiser les doutes de quelques âmes croyantes, leur donner la quiétude qu'elles recherchent ; ce moyen est insuffisant pour enrayer le mouvement matérialiste et pour éteindre les dissensions religieuses.

Il faut franchement abandonner tout dogme au profit de l'essence de la Religion et ne chercher dans les formes anciennes que les points généraux qui en font des transcriptions d'une même page, universellement écrite pour tous les hommes.

La religion doit répondre non seulement à la vie sociale et à la vie morale comme autrefois, mais à la science ; elle doit pénétrer dans tous les rang de la société, correspondre à toutes les branches du savoir humain et donner à toutes les aspirations des hommes, à tous leurs travaux, une base commune.

C'est un besoin impérieux de rajeunir l'idée religieuse qui crée ces églises dissidentes qui peu à peu s'émancipent, se détachent des anciennes et cherchent à ramener l'élan religieux dans les cœurs, timides efforts, impuissants surtout en France, où le catholicisme n'a pas donné cette liberté d'interprétation que possèdent les peuples protestants.

Le peuple français ne peut chercher comme les peuples réformés un idéal religieux dans une modification de la Bible ; la rigidité du dogme catholique ne lui permet pas cette évolution lente et partielle ; puis par son génie particulier, mobile, impressionnable, ardent, épris de nouveautés, le Français ne cherchera pas son idéal dans un livre, mais dans une idée ; il n'est pas dans sa nature de se complaire à retourner en tous sens les pieux versets, à étudier les prophéties, à suivre pas à pas les idées cachées dans l'antique livre qu'il lit à peine et dont il ne connaît que des fragments.

Le Français cherche par instinct la vive lumière, ce qui lui vient et par la poésie et par la musique, par tout ce qui éveille en lui le sens du beau ; qu'il s'écarte du vrai chemin et qu'il se fasse gloire de ses vices, rien n'est perdu ; qu'un souffle puissant passe sur lui, un noble élan le portera à réaliser de grandes choses. Mais dans cet idéal qu'on veut lui donner, il faut se méfier du côté moqueur de son caractère, ne pas lui imposer la lourde bible dont il est bon ton de rire quelque peu et de parodier.

Donnez-lui des bibles aryennes dont il ne se défie pas, les belles lumières de l'Inde, les pures conceptions de la Perse, les grandes beautés du génie grec, de lui-même il retournera à la Bible juive nécessaire dans la pensée religieuse comme la nuit est nécessaire, par opposition au jour.

La France viendra à l'idéal religieux dans un élan irrésistible ; mais après de grandes secousses qui arrêteront sur les lèvres le sourire ironique qui les plisse. La France sera douloureusement éprouvée, car, plus que toute autre nation, elle est capable de donner cette forme populaire qu'il faut à l'idée religieuse.

Par sa langue, par le génie de sa race, par le profond pouvoir d'assimilation du Français, ses facultés cérébrales, la France forme une nation privilégiée. D'abord par elle-même la France est une et multiple : chaque province présente un type particulier d'activité humaine et toute la race se trouve néanmoins puissamment centralisée. Placé entre le nord et le midi, le français échappe aux deux caractères extrêmes. Il est parmi les autres peuples le type qui les réalise tous et par cela même capable de traduire pour tous le grand mouvement de la pensée. Ce grand mouvement est tout proche, mais avant son accomplissement, il est indispensable que des crises sociales aient lieu en France et dans toute l'Europe.

Ce sont ces révolutions, ces luttes des peuples qui réveilleront les facultés supérieures des hommes et qui feront naître les grands sentiments de Fraternité et de Charité ; les malheurs des nations les ramènent à Dieu.

Le rôle de la France sera merveilleux, car elle étendra son pouvoir moral sur toutes les nations ; du nord au midi, de l'est à l'ouest, elle combattra pour la Justice.

C'est elle qui transportera l'idée religieuse dans la vie sociale ; elle agira par la transformation des conditions de la vie des êtres, par la conquête du vrai progrès qui doit être de diminuer toute souffrance, de respecter toute vie, d'élever toute intelligence.

Si le rôle de la France paraît vague encore, c'est qu'elle se prépare inconsciemment à le

remplir et que les progrès qu'elle a réalisés, ont été justement de s'affranchir du joug religieux et d'étendre les droits et les pouvoirs de chacun. Les excès causés par cet état nouveau empêchent d'apercevoir distinctivement le pas énorme fait en avant, le brisement des liens qui rattachaient la France à un passé mort.

Le matérialisme qui domine en France est anti-français, anti-aryen. Le Français est trop artiste, trop idéaliste pour persister longtemps dans une voie qui ne lui présente que le côté laid de la création, il possède un fond de bonté, de générosité, et de grandeur que de sérieuses circonstances feront réapparaître.

L'humanité est arrivée pour ses races civilisées à ce point où toutes les vérités trouvées par les hommes arrivent à converger pour former un même foyer et pour illuminer toute la terre. Chaque nation sera appelée à se partager ce grand travail, chaque peuple apportera sa pierre pour le temple de la religion universelle.

Cette religion nouvelle se formulera par la force même des choses. Elle naîtra de la masse emportée par une grande idée. Elle s'exprimera par des voix inspirées, elle sera dirigée par des âmes d'élites et elle étendra son sceptre sur le monde.

Chaque peuple du passé, chaque peuple du présent y sera représenté dans ce qu'il a de plus pur et de plus beau. Chaque bible viendra se fondre dans la grande Bible universelle, chaque religion viendra apporter son rayon au nouveau soleil, ce qui a divisé les hommes s'anéantira, car ils auront compris qu'il n'y a ni rites, ni livres, que la *lettre s'efface devant l'esprit* et que l'esprit qui souffle sur le monde c'est l'Amour dans sa double auréole de bonté et d'intelligence.

UNE JEUNE FILLE A SA MÈRE

Ma chère Maman, je le sais, ton cœur ne peux oublier ton enfant, et tes regrets sont la seule peine qui puisse ternir mon départ de la terre. Tu ne peux, ma bonne mère, te faire à cette cruelle séparation et ton âme murmure contre la volonté divine ; je ne puis te dire de te résigner puisque cette affection si vive que tu me portes est la cause de tes murmures ; mais cependant, mère chérie, ne crois pas que Dieu ait été cruel en me rappelant à lui, le fruit mûr tombe de la branche, et l'âme qui est prête ne peut rester sur cette terre d'expiation.

L'esprit peut ne pas être aussi modeste que la jeune fille, et je puis maintenant dire que j'avais achevé ma tâche et que je ne pouvais rester ici-bas.

Tu dois, ma chère mère, reconnaître cette vérité et ne pas pleurer toujours l'enfant qui reste toujours près de toi et qui, tant de fois, a donné des preuves de sa présence et de son intérêt pour les siens.

O ma mère, viens à nous, les morts sont les vrais vivants, ils sont dans le bonheur, dans la connaissance de la vérité, dans l'amour. C'est vous qui êtes les morts, vous dont la vie est limitée, dont l'existence est en proie à toutes les difficultés de la vie. Mère chérie, tous les hommes souffrent, et c'est la loi commune, et c'est la souffrance qui mêne à la connaissance de la vérité. Si j'ai dû vous causer cette peine terrible, c'est qu'elle était nécessaire à votre avancement moral, et que, sans cette grande douleur, vos âmes ne seraient pas ouvertes.

Ma bonne petite maman, la vie terrestre n'est pas éternelle, et qu'il est doux de penser à la réunion finale. Cette foi que vous avez, c'est la certitude de nous retrouver tous un jour, c'est aussi la certitude de savoir que ceux que vous avez perdus sont heureux. Mère bien-aimée, songe que ma pensée reste unie à la tienne, comme mon cœur est uni au tien ; je suis avec toi par tout mon être, mon corps seul reste invisible à tes yeux matériels ; mais peut-il rester invisible aux yeux de ton cœur ? Tu peux communiquer matériellement avec moi, ma chère maman ; mais si tu savais à quel point tu communiques par ton être spirituel, tu n'oserais plus dire : « je n'ai donc plus ma fille ! » Je voulais, ma bonne maman, te gronder un peu de n'être pas toujours très raisonnable ; mais je puis te répéter que je t'aime toujours plus et que j'aime avec toi tous ceux que j'ai laissés ici-bas.

Ma chère petite mère, tu as voulu sans doute donner une bonne opinion de moi en louant mes perfections, celle que tu as oubliée, et qui est celle à laquelle je tiens le plus, c'est la chaleur du cœur, l'amour que je vous ai porté, mes bien-aimés parents et que je vous porte plus que jamais.

MÉDIUM : J. D.

PENSÉE

Nous ne devons juger personne ; placé dans les mêmes conditions presque toujours nous aurions agi encore plus mal ; il n'y a que nos actes qui doivent nous trouver impitoyables.

SILHOUETTE MÉDIANIMIQUE

La Bonne Femme

Arthémise est vieille et courbée, ses yeux sont rougis, son regard usé, ses traits flétris : tout son être est marqué par les terribles déformations du travail, et ses membres sont comme tordus par le feu de la souffrance.

Les belles dames du château qui lui font l'aumône l'appellent : « ma bonne femme » avec une condescendance apitoyée, sans se douter que cette épave humaine est vivifié par une âme héroïque, au sens le plus absolu du mot.

Qu'à donc fait la pauvre vieille de si merveilleux ?

Quelque chose de bien simple et de bien terne.

Travaillé pour les autres toute sa misérable vie.

Fille, elle a soutenu ses parents et donné la becquée aux petits ; femme elle a mis au monde, nourri, élevé, huit enfants ; fait la soupe, lavé le linge, repassé les chemises de son homme et de ses gars, cousu des pièces, rapetassé des bas et gratté la terre.

Restée veuve de bonne heure, elle a, par un miracle d'abnégation et d'acharné labeur, donné à sa couvée le pain de chaque jour.

Devenue grand' mère, elle a mis ce qui lui restait de force au service de ses brus et de ses gendres, berçant de ses vieilles mains tremblantes les nouveau-nés, toujours au foyer le plus misérable, prenant sa part de la peine la plus lourde sans repos ni trêve, et sans autre joie que celle de se donner âme et corps à sa rude tâche.

Des siens, les uns sont morts, les autres dispersés par la vie et la misère, et la pauvre vieille habite aujourd'hui avec une de ses filles veuvé et chargée d'enfants. Arthémise, après tant de travail reçoit quelque maigre secours de l'édilité et quelquesc harités des dames de son bourg, et nul ne se doute que la bonne femme est une des pierres d'angle de cette société qui croulerait en un instant si elle ne posait ses assises sur de tels cœurs.

FOUGÈRE.

ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES

Des moyens de communication entre le monde visible et le monde invisible, c'est-à-dire le monde des esprits. — Historique de la Doctrine d'Allan Kardec

(Suite)

« Les relations des Esprits avec les hommes, sont constantes. Les bons Esprits nous sollicitent au bien, nous soutiennent dans les épreuves de la vie, et nous aident à les supporter avec courage et résignation ; les mauvais nous sollicitent au mal, c'est pour eux une jouissance de nous voir succomber et de nous assimiler à eux.

« Les communications des Esprits avec les hommes sont occultes ou ostensibles. Les communications occultes ont lieu par l'influence bonne ou mauvaise qu'ils exercent sur nous à notre insu ; c'est à notre jugement de discerner les bonnes et les mauvaises inspirations.

« Les communications ostensibles ont lieu au moyen de l'écriture, de la parole ou autres manifestations matérielles, le plus souvent par l'intermédiaire des médiums qui leurs servent d'instruments.

« Les Esprits se manifestent spontanément ou sur évocation. On peut évoquer tous les esprits : ceux qui ont animé des hommes obscurs, comme ceux des personnages les plus illustres, quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu ; ceux de nos parents, de nos amis ou de nos ennemis, et en obtenir par des communications écrites ou verbales, des conseils, des renseignements sur leur situation d'outre-tombe, sur leur pensée à notre égard, ainsi que les révélations qu'il leur est permis de nous faire.

« Les Esprits sont attirés en raison de leur sympathie pour la nature morale du milieu qui les évoque.

« Les Esprits supérieurs se plaisent dans les réunions sérieuses, où dominent l'amour du bien et le désir sincère de s'instruire et de s'améliorer. Leur présence en écarte les esprits inférieurs qui trouvent au contraire un libre accès et peuvent agir en toute liberté, parmi les personnes frivoles ou guidées par la seule curiosité, et partout où se rencontrent de mauvais instincts. Loin d'en obtenir ni bons avis, ni renseignements utiles, on ne doit en attendre que des futilités, des mensonges, des mauvaises plaisanteries ou des mystifications, car ils empruntent souvent des noms vénérés pour mieux induire en erreur.

« La distinction des bons et des mauvais Esprits est extrêmement facile ; le langage des Esprits supérieurs est constamment digne, noble empreint de la plus haute moralité, dégagé de toute basse passion, leurs conseils respirent la sagesse la plus pure, et ont toujours pour but notre amélioration et le bien de l'humanité. Celui des Esprits inférieurs, au contraire, est inconséquent, souvent trivial et même grossier ;

s'ils disent parfois des choses bonnes et vraies, ils en disent plus souvent de fausses et d'absurdes par malice ou par ignorance, ils se jouent de la crédulité et s'amusent aux dépens de ceux qui les interrogent en flattant leur vanité en berçant leurs désirs de fausses espérances. En résumé, les communications sérieuses dans toute l'acception du mot, n'ont lieu que dans les centres sérieux, dans ceux dont les membres sont unis par une communion intime de pensées en vue du bien.

« La morale des Esprits supérieurs se résume comme celle du Christ en cette maxime évangélique : agir envers les autres comme nous voudrions que les autres agissent envers nous-mèmes ; c'est-à-dire faire le bien et ne point faire le mal. L'homme trouve dans ce principe la règle universelle de conduite pour ses moindres actions.

« Ils nous enseignent que l'égoïsme, l'orgueil, la sensualité sont des passions qui nous rapprochent de la nature animale en nous attachant à la matière ; que l'homme qui, dès ici-bas, se détache de la matière par le mépris des futilités mondaines et l'amour du prochain, se rapproche de la nature spirituelle ; que chacun de nous doit se rendre utile selon les facultés et les moyens que Dieu a mis entre ses mains pour l'éprouver ; que le Fort et le Puissant donnent appui aux faibles, car celui qui abuse de sa force et de sa puissance pour opprimer son semblable viole la loi de Dieu. Ils enseignent enfin que, dans le monde des Esprits, rien ne pouvant être caché, l'hypocrite sera démasqué et toutes ses turpitudes dévoilées ; que la présence inévitable et de tous les instants de ceux envers lesquels nous aurons mal agi est un des châtiments qui nous sont réservés ; qu'à l'état d'infériorité ou de supériorité des Esprits, sont attachées des peines et des jouissances qui nous sont inconnues sur la terre.

« Mais ils nous enseignent aussi qu'il n'est pas de fautes irrémissibles et qui ne puissent être effacées par l'expiation. L'homme en trouve les moyens dans les différentes existences qui lui permettent d'avancer, selon son désir et ses efforts, dans la voie du progrès, et vers la perfection qui est son but final. »

Nous venons de reproduire la base sur laquellé repose toute la doctrine spiritualiste, telle qu'ellé a été résumée par le Maître lui-même, et nous avons vu de quelle manière il l'a recueillie.

Nous avons beaucoup consulté les philosophes anciens, et nous avons frappé à la porte de temples modernes bien divers, interrogeant leurs doctrines. Nous n'avons nulle part trouvé un fond de principes philosophiques et moraux, capables de satisfaire notre esprit et d'éclairer tout ce qui nous entoure d'une lumière aussi sûre et aussi rassurante que celle que nous fournissent les esprits eux-mêmes. Ce sont eux seuls qui ont jeté une clarté définitive sur notre orientation et déterminé notre conduite.

Ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivé à ce que nous appellions notre chemin de Damas, car nous n'avons pas, en général, et pour notre malheur, la notion des choses simples, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre des choses physiques ; nous ne croyons pas à leur toute puissance. Obscurcie et troublée par la fantasmagorie des horreurs avec lesquelles on s'est longtemps joué de notre bonne foi, notre intelligence n'était pas assez libre pour tirer des analogies, les enseignements qu'elles renferment.

N'avons nous pas entendu dire que nous étions entourés de mystères — mystère veut dire condition incompréhensible et inexplicable dans laquelle se trouve un individu — et que par conséquent il nous était impossible de rien comprendre de ce qui nous concerne ; bien plus, n'avons-nous pas tous été bercés dans cette épouvante : qu'il faut bien se garder, sous peine d'enfer éternel, de chercher à comprendre et de soulever le voile de ce qui nous avait été représenté comme un mystère.

Or, malgré ces précautions prohibitives, les barrières qu'élèvent toutes les sectes religieuses pour emprisonner l'esprit humain tombent tous les jours, chaque fois que nous faisons un pas dans le domaine que l'on appelle le mystère. L'intelligence et la conscience humaine, en quelque sorte décarapaçonnées, reçoivent la lumière après laquelle elles aspirent et vers laquelle elles se dirigent et parviennent à pénétrer les fictions qui leur masquaient la splendeur de la vérité.

Nous voyons sa clarté conduire et diriger toutes choses en même temps que la Justice et l'Amour du Créateur pénétrent ses moindres créatures.

Nous venons d'écrire un mot qui nous fait tressaillir, nous voulons parler des *moindres créatures* de Dieu, sur lequel nous reviendrons, mais volontiers, en passant, accusons en nous la force de l'habitude qui nous fait apprécier toutes choses relativement au point infime où nous nous trouvons, car, en réalité, rien n'est inférieur dans les œuvres du Créateur, tout a son impcrtance et sa destination.

Mais revenons à notre précieuse doctrine. Elle est en effet précieuse, car aucune autre ne nous révèle et ne nous démontre avec une clarté aussi limpide, une logique plus saisissante, la double composition du monde au milieu duquel nous vivons.

Sans quitter le monde visible, c'est-à-dire matériel où nous sommes, elle nous conduit dans le monde invisible, nous faisant toucher du doigt l'infériorité de l'un et la sublimité providentielle de l'autre ; la subordination constante de la matière à l'égard de l'esprit ; l'éternité de notre âme à travers le temps, l'indestructibilité de son individualité et aussi les retours successifs et plus ou moins nombreux que notre âme vient accomplir sur la terre, afin d'acquérir les qualités intellectuelles et morales, qui seules, lui ouvrent le chemin du progrès.

Elle fait pénétrer en notre âme cette vérité que le nombre et la gravité de ses épreuves sont réglés par notre libre arbitre, en raison de la bonne volonté et de l'ardeur avec laquelle nous remplissons nos devoirs et nous élevons dans la pratique des vertus qui nous sont imposées.

Nous apprenons par elle la corrélation étroite qui existe entre le monde visible et le monde invisible. Elle nous découvre les trésors de secours et de forces que nous offre le monde spirituel, c'est-à-dire toutes les ressources que les Esprits, nos guides, nos protecteurs infatigables, tiennent à notre disposition, si nous voulons les appeler pour nous aider à réaliser le bien que nous désirons faire et aussi nous soutenir de leur amour dans les épreuves que nous avons à subir.

Puis, elle nous fournit la clef de la morale en nous apprenant à connaître que tous nos actes et toutes nos pensées portent avec eux leurs conséquences, car Dieu qui est la Justice même ne peut permettre que rien ne se perde et que chacun de nous ne récolte ce qu'il a semé : le bien comme le mal.

Notre Doctrine nous enseigne enfin que les lois divines, ne sont pas moins justes que rigoureuses et que le Créateur, en *Père* indulgent et bon, permet toujours à ses enfants de réparer le mal qu'ils ont commis et de faire le bien qu'ils ont négligé.

Remercions le Créateur de toutes choses d'avoir permis la Révélation d'une doctrine si *pure*, si *juste*, si *consolante*, qui donne pour panser toutes les plaies humaines le baume divin de l'*Espérance*.

BEAUDELOT.

Bibliographie

Les Sept Principes de l'homme ou sa constitution occulte d'après la Théosophie, par le Dr Th. PASCAL ; in-8 jésus, 180 p., 3 fr.

Les récentes conférences de Mrs Annie Besant ont jeté sur les sujets théosophiques un jour d'actualité; aussi lisais-je dernièrement avec intérêt le petit traité fort bien fait ma foi, du Dr Th. Pascal, sur *Les Sept Principes de l'homme*.

Ces principes qui, selon la théosophie, nous composent vous et moi sont :

Sthula Sarira. — Corps physique.

Linga Sarira. — Double éthéré du corps physique, ou double astral, ou forme astrale.

Prana. — Vie, vitalité.

Kama Rupa. — Ame animale, passionnelle.

Manas. — Ame humaine.

Buddhi. — Ame spirituelle.

Atma. — Esprit divin, esprit suprême, l'Absolu.

Il n'y a là, par le fait, qu'une subdivision de l'être tel que le conçoivent les spirites, c'est-à-dire composé de trois parties : le corps matériel, l'esprit et, comme intermédiaire, le corps fluidique de l'âme. Beaucoup plus compliqué que le spiritualisme, dont elle est d'ailleurs une des sources, cette science n'en est pas moins féconde en enseignemenis profonds et nous ne saurions trop engager ceux qui l'abordent à ne pas se laisser rebuter par l'abondance des termes particuliers : l'écorce est rude mais le fruit est savoureux, et la vive lumière que l'on perçoit de plus en plus à mesure que l'on va plus avant dédommage bien vite des efforts du début. Le Dr Pascal a d'ailleurs compris l'aridiié que présentent les termes théosophiques pour le profane, aussi fait-il suivre son exposé des *Sept Principes de l'homme* d'un glossaire qui simplifie considérablement les premières études.

J. LAROCHE.

ERRATUM

Dans l'article bibliographique concernant *Science et Foi*, de M. Mansuy, publié dans notre dernier numéro, une phrase a été tronquée par erreur d'imprimerie; il convient de la rétablir ainsi :

« N'est-ce pas dans l'*infiniment petit plutôt que dans* l'infiniment grand qu'il faut chercher l'origine humaine? »

J. L.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

Le Mans — Typ. Ed. Monnoyer.